

Bernard Galand
L'Offense



ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication

L'Offense

DU MÊME AUTEUR

Mélissa, Éditions Maurice Nadeau, 1978

Bernard Galand
L'Offense

••
ROMAN

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1999, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-24858-5
B 24858.9

1.

Tout avait commencé avec la mort de Chabert. C'était un mercredi matin, et Élisabeth m'avait réveillé en agitant violemment *Le Monde*. Je n'aimais pas qu'on me réveille le mercredi matin. D'habitude, elle se glissait hors du lit, retrouvait Olivia pour le petit déjeuner et lui parlait à voix basse, pour me laisser dormir. Comme je me levais à six heures les autres jours, même le samedi, j'attribuais une grande importance à ce moment où je pouvais dormir seul dans le lit pendant que les autres s'agitaient. Le dimanche, ce n'était pas pareil ; il fallait, dès l'aube, s'interroger gravement sur ce que l'on ferait de la journée. Elle avait un mot pour cela, elle disait qu'on devait avoir une activité. Il y en a qui vont à la messe le dimanche, il y en a d'autres qui ont des activités. Ceux-là sont les malheureux, les damnés de la terre ; ils courent, en survêtement, derrière d'autres malheureux et ils transpirent ensemble dans une étrange communion. Je disais, en haletant, que je trouvais cette

eucharistie plutôt amère, d'autant que, moi, je n'avais pas d'âme mais elle ne comprenait pas toujours ce que je disais. Et Olivia galopait en me tirant la main, si vite que je devais chercher mon souffle et que je n'en avais plus pour développer mon idée et lui dire que je l'aimais, malgré ses rites barbares. Je l'aimais depuis si longtemps que je voulais bien lui donner tous mes dimanches. Mais le mercredi, c'était sacré.

Et, ce matin-là, Élisabeth m'avait réveillé en donnant des coups de pied dans le lit. Ce n'était pas de chance : Chabert s'était pendu le vendredi soir, et le temps que sa mort soit annoncée dans *Le Monde*, on était pile un mercredi.

– Il est mort, tu comprends ? Ça fait deux ans que tu refuses de le voir, et maintenant il est mort.

Elle s'était mise à sangloter d'une façon un peu bizarre, un peu agaçante, aussi. Car elle n'aimait pas Chabert, ses angoisses, ses dépressions, ni la manière paternelle dont il posait sa main sur mon épaule, quand nous allions dîner dans son duplex à Boulogne. Elle n'avait pas aimé, non plus, le soir où il était arrivé avec du champagne et du foie gras. J'étais parti à La Rochelle avec Olivia, et Chabert, qui connaissait ce déplacement, avait trouvé intelligent de profiter de mon absence pour la coincer contre l'évier de la cuisine et lui parler du désir fou qu'elle lui inspirait. Le désir fou, dans la cuisine, c'était tout à fait lui. Et donc, nous avons cessé de le voir.

C'était plus propre. D'autant que son argent, ses invitations en Bretagne, sa façon ridicule de fermer les yeux quand il écoutait Wagner, commençaient à me peser. Et puis, je n'aurais jamais dû fréquenter un directeur de maison de disques : il m'humiliait par son inculture.

– C'est tout ce que ça te fait, la mort d'un ami ? Tu bâilles ?

Elle avait commencé à me frapper, en hurlant que je n'étais qu'un salaud, un minable petit cynique de banlieue. Un salaud, c'était exagéré. Pour le cynisme, j'avais des excuses. Il faut se parler longtemps avant de renoncer définitivement à une carrière de soliste en se jetant dans le métier d'instituteur pour ne pas mourir de faim. L'adolescent qui rêvait de diriger un ensemble baroque, le flûtiste qui avait failli réussir, était devenu directeur d'école primaire. En banlieue, effectivement. Et Chabert lui mettait la main sur l'épaule. Bon, d'accord, il était mort, Chabert.

– Tu n'aimes personne. À part la musique, tu n'aimes rien !

C'était tellement idiot que je m'étais réveillé complètement. Je l'avais prise dans mes bras pour l'embrasser sur la nuque, là où j'aimais, mais elle s'était dégageée en disant que je la dégoûtais. Tout avait commencé ce matin-là.

Bien entendu, je ne m'étais rendu compte de rien. J'avais dû me rendormir, sans comprendre que la mort nous avait saisis en emportant Chabert. Nous n'étions pas allés à l'enterrement, l'annonce du journal étant arrivée trop tard. D'ailleurs, ces enterrements de novembre, avec la pluie qui vous ruisselle dans le cou et le cercueil qui descend dans la terre boueuse, ne me paraissaient pas propices à la méditation métaphysique. On y attrape froid aux pieds et, à force de se racler la gorge, on oublie de se gratter l'âme pour en faire transpirer la tristesse. La mort a ses liturgies, qui ne sont pas toutes des ténèbres. Il faut, pour la célébrer, une transparence de l'air, un frisson de l'herbe, quelque chose qui chatouille la conscience et la conduise au bord du gouffre de l'absence. Je n'imaginai pas la musique funèbre de Purcell, celle qu'il avait écrite pour l'enterrement de la reine Mary, je ne l'imaginai pas sous un crachin breton : cela aurait assourdi les tambours et la petite Stuart serait partie d'une oreille distraite. Quant à Chabert, il avait sans doute été enterré sans musique, emportant avec lui ses huit années d'analyse et le lamento d'une mère se tordant les bras sous les nuages gris.

Les derniers jours de l'automne avaient glissé sur cet engourdissement, sur cette mort sans deuil. J'avais continué à me lever chaque matin à six heures. Pendant que je buvais silencieusement mon café, j'entendais le souffle de mes deux femmes endormies et je regardais la nuit au-dehors. J'avais connu, après la naissance d'Olivia,

d'autres matins obscurs, mais, depuis dix ans, je pouvais regarder la nuit en effaçant la buée sur la vitre, comme si j'étais heureux. À sept heures, je descendais dans ma classe. En passant, je saluais le concierge qui remontait de la chaufferie, et puis je commençais à corriger les cahiers et à préparer le tableau. Vers sept heures et demie, j'ouvrais la petite porte donnant sur la rue et j'accueillais les parents qui laissaient leurs enfants à l'étude en partant travailler.

Et j'avais continué à dormir le mercredi matin. C'était merveilleux de pouvoir dormir au milieu de la semaine : on avait l'impression de voler du sommeil aux autres, ça comptait double. C'était merveilleux et dangereux car, depuis la mort de Chabert, Élisabeth se glissait hors du lit et buvait son café dans un silence pensif. Un silence qui durait de plus en plus longtemps dans la journée. J'avais fini par m'en apercevoir en surprenant un coup d'œil inquiet d'Alexandre. Il venait de faire ses quatre heures de cours, il était chaud, comme il disait, et il parlait sans arrêt. Depuis des années il déjeunait chez nous chaque mercredi, et depuis des années, emporté par son élan, il nous déversait un torrent philosophique où se mêlaient substances, monades et entéléchies premières. À force, nous étions devenus incollables sur le solipsisme cartésien, le monisme leibnizien et le terrible déterminisme spinoziste. Après une bouteille de vacqueyras, il nous expliquait gravement Merleau-Ponty et Sartre, et comment ils étaient parvenus à fonder le sujet sur la facticité de l'être.

Nous adorions ça. Moi, surtout. Cela me changeait agréablement des discussions académiques que je devais subir, certains soirs, quand Élisabeth invitait ses collègues à dîner. Depuis qu'elle était devenue professeur de lettres, elle avait pris, insensiblement, certains plis. Son langage était parfois émaillé d'étranges expressions, notamment quand elle tentait de m'expliquer qu'on ne pouvait comprendre un texte qu'à travers une lecture méthodique, laquelle permettait d'en dégager les significations transverses et d'en saisir le mode de focalisation. Le San Antonio que je tenais dans la main devenait brutalement un objet bizarre, et il me fallait un moment pour dissiper mon malaise et me replonger dans le récit du concours de pets que Bérurier disputait sur une patinoire en Alaska. Ce n'était pas grave, parce qu'elle hochait la tête en souriant et quand elle souriait comme ça, en penchant la tête sur l'épaule, elle était irrésistible. C'était ce sourire-là qui m'avait plongé dans un amour définitif quand elle n'avait que dix-sept ans et qu'elle me regardait traverser les salons de La Rochelle pour l'inviter à danser. Ce n'était pas grave, sauf lorsqu'elle invitait son ami Éric, celui qui l'avait aidée à passer les concours. La cuistrerie, alors, dépassait les bornes et leur ton sentencieux ajoutait au ridicule de leurs déclarations. Je ne pouvais rien dire : ils m'auraient regardé comme des professeurs regardent un instituteur. Alors, je faisais bruyamment la vaisselle. Et, quand Éric était parti, la dispute était souvent pénible. Elle s'insurgeait devant ce qu'elle appelait mon intolérance.

– Tu es très différent avec Alexandre ! Lui, au moins, tu l'écoutes !

– Mais lui, justement, dit quelque chose.

Et puis, comme j'étais énervé, je lui déclarais que son copain Éric me les brisait un peu et que je n'allais pas tarder à lui balancer une pêche dans son champ lexical.

– Je te l'interdis, tu m'entends, je te l'interdis !

Bien sûr que c'était interdit. Je mesurais un mètre quatre-vingt-dix et je pesais exactement cent kilos. Donc je devais supporter la condescendance d'Éric et le paternalisme de Chabert sans rien faire. Juste un frémissement secret des dorsaux. Je n'avais pas le droit de me servir de ma force. Pendant nos premières amours, à La Rochelle, j'avais fracassé la porte de la villa de ses parents pour passer une nuit avec elle. C'était sans doute à cause de cette porte qu'elle m'avait quitté, un mois après, alors que mon père m'avait envoyé en pension pour me punir d'être revenu entre deux gendarmes. Depuis, je faisais très attention aux portes, et je veillais à n'abîmer personne, pas même Éric. Et j'avais raison parce que, après ces disputes, elle me réveillait la nuit pour me dire qu'elle n'était pas d'accord avec moi, mais elle me le disait en passant sa langue sur mes lèvres et en me griffant doucement le dos. Comme si elle savait que les dorsaux avaient souffert de rester tranquilles.

Et, justement, ce mercredi, peu de temps avant les vacances de Noël, Alexandre s'était arrêté net en plein milieu d'une explication ardue sur le rapport entre noème et noèse chez Husserl.

– Pourquoi tu ne dis rien ?

Il regardait Élisabeth d'un air inquiet, mais elle s'était levée de table sans répondre et s'en était allée dans la chambre.

– Je l'ennuie, avec mes histoires.

– Non, lui dis-je, c'est moi qui l'ennuie.

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Je ne sais pas. Je te jure, je n'y comprends rien.

Et le silence était tombé sur nous. Un silence dont je ne devais sortir qu'un mois plus tard. Nous avons passé les fêtes de fin d'année chez ma mère, à La Rochelle. Il y avait du monde pour le réveillon. Mon père s'était suicidé après l'échec du putsch d'Alger mais tant d'années avaient passé, depuis, que la bourgeoisie rochelaise, oubliant le scandale, avait retrouvé le chemin de la rue de l'Escale. Élisabeth connaissait tous les invités, bien sûr, et ce soir-là elle avait été particulièrement enjouée. Elle avait même flirté avec l'un de ses cousins éloignés, chirurgien de son état. Un type qui faisait rire tout le monde en racontant comment il avait directement relié l'œsophage à l'intestin d'un malheureux à qui il avait

préalablement ôté l'estomac. J'avais laissé une bonne part de mon foie gras mais j'étais content, tout de même, parce que Élisabeth parlait. Aux autres, mais elle parlait.

J'avais voulu profiter de cette embellie, tard dans la nuit, alors que nous étions enfin couchés. Mais elle m'avait repoussé sans dire un mot. Je m'étais réveillé en sursaut, une heure après. Elle était assise dans le fauteuil, près de la fenêtre, et fumait en me regardant dans la pénombre.

- Tu t'es remise à fumer ?
- Le problème c'est que je n'ai plus envie de toi.
- Je commence à m'en rendre compte.
- Il est temps ! J'ai essayé, pourtant. Mais je ne peux plus. Tu devrais te rendormir.

Et puis, elle était sortie de la chambre. Le lendemain matin, elle avait bu son café avec ma mère, comme si rien ne s'était dit, et elle s'en était allée visiter ses parents avant que je ne descende.

- Elle a dit qu'elle déjeunait chez eux. Tu as une drôle de tête ce matin.
- J'ai mal dormi.

J'étais complètement égaré. Après le déjeuner, j'avais laissé Olivia jouer du piano avec sa grand-mère pour aller me promener seul vers les remparts. Je n'avais pas

pu m'empêcher de monter les escaliers de la tour des Quatre-Sergents pour traîner dans la cellule ronde où les prisonniers avaient gravé des messages sur les murs avant d'être déportés. C'était là que nous abritions nos amours adolescentes, c'était devant ces meurtrières que nous nous étions embrassés. Elle se serrait contre moi pendant que nous nous penchions pour déchiffrer les graffitis sur les murs, et je sentais ses seins contre mon dos. Plus de vingt années avaient passé, mais je me souvenais de tout, et de ses seins, et de son souffle contre ma nuque.

– Je savais que tu serais là.

Je ne l'avais pas entendue venir. Quand elle avait dix-sept ans, elle adorait me surprendre en montant silencieusement toutes les marches de la tour pour me prendre dans ses bras, tandis que je l'attendais en la guettant par la meurtrière. Cette fois, elle était restée près de la porte. Et je ne m'étais pas retourné.

– Quand nous nous retrouvions ici, lui dis-je en regardant le mur, nous ne parlions jamais d'amour. Cela nous faisait peur. Alors nous parlions des prisonniers, qui avaient laissé des traces sur les pierres. Nous parlions d'un certain Multon, qui allait être déporté et avait laissé un dernier message d'angoisse à sa femme infidèle. Rien n'a changé, il y a toujours son message, là, sur le mur.

– Tout a changé.

Je m'étais enfin retourné vers elle. Je n'avais pas osé m'approcher, pourtant elle était aussi belle qu'à l'époque où elle souriait en me tendant les bras. Mais elle ne souriait plus.

- Tout a changé depuis que j'ai couché avec Chabert.
- Tu as couché avec Chabert ?
- Oui. Je t'ai menti, il y a deux ans. Il n'est pas reparti, le soir où il est venu me voir.
- Je ne comprends pas. Je ne comprends pas non plus pourquoi tu m'en parles aujourd'hui.

En fait, Multon n'avait pas laissé de message pour une femme infidèle. Il avait juste écrit qu'il était déporté pour « bonne conduite » et, au début, ce paradoxe nous troublait beaucoup. Elle me disait, en chuchotant, qu'il ne fallait pas trop bien se conduire, surtout avec elle, qu'on risquait la déportation si l'on restait innocent, comme Multon.

- Je t'en parle aujourd'hui, parce que je n'en peux plus. Je me réveille la nuit tellement il me manque !
- Tu étais amoureuse ? De ce type-là ?
- Pire que ça. Je ne vivais que dans l'attente de le retrouver. Nous nous donnions rendez-vous dans un hôtel, derrière le lycée. Tu ne te doutais de rien, parce qu'un instituteur est dans sa classe toute la journée. Moi, j'avais demandé qu'on me fasse un emploi du temps plein de trous. Et quand je lâchais mes élèves, je courais

à l'hôtel. Il était déjà là. Même pour une heure avec moi, il traversait toute la banlieue. Il est arrivé que je retourne en cours, à peine habillée, et qu'après un corrigé de dissertation je reparte dans notre chambre et que nous recommencions.

– Arrête, s'il te plaît.

– Je ne pensais plus qu'à ça, à la manière dont il me ferait l'amour la prochaine fois. Je n'osais même plus prendre de douche, tellement j'avais peur de ne pas entendre le téléphone sonner. Il connaissait les heures où tu n'étais pas dans l'appartement. Il ne me parlait pas longtemps, au téléphone, il me donnait juste rendez-vous et me disait comment je devais être habillée, comment il me voulait.

– Arrête !

– Et maintenant, il est mort. Et je ne peux même pas le pleurer, parce que tu es toujours là, avec tes yeux sur moi. La nuit, quand je repense à son corps, à son odeur, je ne peux pas me caresser parce que ton corps est là, à côté de moi !

Je m'étais enfui, en courant. Je savais que je pouvais la tuer en l'étranglant d'une seule main et qu'il fallait que je m'éloigne d'elle.

De retour dans notre banlieue, elle s'était installée dans la chambre d'amis et j'avais eu un peu de répit. Elle disparaissait tous les mercredis et, les autres jours de la semaine, j'avais suffisamment à faire dans ma classe pour endormir la fureur qui rampait dans mes épaules. Bien

sûr, je craignais la tombée du jour et les repas que nous continuions à prendre tous les trois. Elle buvait un peu trop, pendant le dîner, et quand Olivia était montée dans sa chambre et que nous nous retrouvions seuls, elle commençait à s'agiter. Pour m'empêcher de parler, elle mettait un C.D. sur l'appareil qui était posé sur le réfrigérateur et elle m'envoyait sa musique dans la figure. Une musique que je ne connaissais pas et que je n'avais pas envie d'entendre.

- Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?
- ZZ Top. Et tout à l'heure c'était U2.

ZZ ? U2 ? Il ne me serait jamais venu à l'esprit de dire JSB pour parler de Bach ! Cette réduction du nom de l'auteur devait être un code, un signe discret pour prévenir l'acheteur du néant musical qu'il venait d'acquérir.

- Évidemment, tu n'aimes pas !
- Non, je n'aime pas !
- J'ai supporté dix ans de musique baroque parce que j'étais amoureuse de toi. Mais, maintenant, c'est terminé. Je ne veux plus entendre une seule mesure de Bach, Purcell ou Monteverdi. La ritournelle d'Orphée tu n'as qu'à l'écouter dans ta chambre. Avec le Roi Arthur, pour faire bon poids, et la Toccata en prime. Moi, j'écoute la musique d'aujourd'hui !
- Qu'est-ce que ça veut dire la musique d'aujourd'hui ?

– Tu ne comprends rien, à la fin ! Ce n'est pas parce que tu es un musicien raté que tu as le droit d'être aussi borné !

Cette fois-là, je n'avais pas pu me contrôler complètement. Je ne l'avais pas frappée mais j'avais brisé tous ses disques et, pour finir, j'avais réduit en miettes le gros poste noir qui faisait lecteur de C.D., lecteur de cassettes, et même radio pour le petit déjeuner. Un carnage inutile. Le lendemain elle était rentrée avec un baladeur à la ceinture et des écouteurs sur les oreilles. Pendant plusieurs jours, elle s'était promenée dans la maison avec cet appareil, chantonnant parfois d'un air inspiré, laissant glisser son regard sur moi comme si j'avais disparu dans le mur, esquissant même quelques déhanchements avec ses fesses couvertes de jeans. Car elle s'était mise à porter des jeans, subitement.

Un soir où l'alcool m'avait donné un peu de courage, il est vrai que nous buvions de plus en plus, j'avais doucement enlevé ses écouteurs et je l'avais saisie par les épaules.

– Élisabeth, s'il te plaît, arrête.

– Arrêter quoi ?

– Tu le sais bien. Je voudrais que tu me parles.

– De quoi ?

– De nous.

Elle s'était dégagée de mes mains qui la tenaient toujours et s'était servi un nouveau verre de vin avec une moue exaspérée. Puis elle avait allumé une cigarette.

Bernard Galand

•• L'Offense

Agrégé de philosophie,
né en 1945, Bernard Galand
a obtenu en 1978
le prix des Critiques
pour *Mélissa*.

Quand elle a levé les yeux vers lui, j'ai compris tout de suite qu'il était trop tard, qu'il ne pourrait plus détourner son regard ni se réfugier dans son cynisme souriant. Il s'est battu avec un élan dont je ne le croyais plus capable, il a essayé de la retenir jusqu'au bout. Je me souviens encore de sa fureur et de son désarroi quand il se sentit frôlé par l'aile de l'ange. Je me souviens aussi de sa terreur, dans la crypte. Pourtant, pendant un moment, j'y ai cru, j'ai cru au miracle du verbe. Et je l'ai vue, elle qui était au bord du monde, je l'ai vue lui caresser la poitrine en disant qu'elle était à lui pour toujours. Elle avait, comme cela, des gestes de joie timide. Et l'on chantait le Magnificat. Et l'on avait tort. Car la musique elle-même a été bafouée. J'aurais dû intervenir, moi qui savais qu'il y a des offenses qu'on ne peut pardonner. J'aurais dû empêcher cette horreur. Mais je n'avais plus de force. En fait, tout avait commencé un an plus tôt.

Avec l'audace et l'intensité d'une écriture classique, *L'Offense* dit l'échec de la parole et l'amour interdit des corps.

DENOËL

B 24858.9  4.99
ISBN 2.207.24858.5
110 FF TTC

9  782207 248584